

1998 **N°3-4**
60,00 F / 95 euros



Etudes Drômoises

*Etudes
Drômoises*
• Pages noires 1939-1945

Revue trimestrielle n°3-4 1998

Publiée par l'Association Universitaire
d'Etudes Drômoises, avec le concours
du Conseil Général

Le numéro 60 F
9,5 euros

L'abonnement
(année civile) 150F
23,5 euros

◆ **Adresser :**

- 1) les demandes d'adhésion et leur règlement, les cotisations, les changements d'adresse, les commandes de numéros antérieurs, à M. Henri Chaffal, trésorier de l'A.U.E.D., 41, rue Chorier - 26000 Valence (chèques libellés à l'ordre de : A.U.E.D. Valence).
- 2) toute autre correspondance à : M. Fernand Monteillet, secrétaire de l'A.U.E.D., 13, avenue de l'Yser - 26000 Valence.
- 3) les manuscrits à : M. le président de l'A.U.E.D., 7, rue Thiers - 26000 Valence.

ETUDES DROMOISES

Revue trimestrielle de l'A.U.E.D.
Fondée en 1960

Tirage : 1 100 exemplaires

Directeur de la publication : J. Delatour

Coordination : A. Gerin,
26, rue George Sand 07500 Guilherand-Granges

Comité de rédaction :

Emile Boissier - Max Bonnefoy - Jean-Noël Couinol - Henri Desaye - Charles Gardelle - Fernand Monteillet.

Conception et Réalisation : Muriel Truchet

Imprimeur : "Imprimerie JALIN - 1998
26500 Bourg-lès-Valence ☎ 04 75 42 76 73

N° CPPAP : 61467

N° ISSN : 0240-3994

Siège social de l'A.U.E.D. : C.D.D.P. 10, rue
de la manutention 26021 Valence cedex

Page de couverture :

Elle a été réalisée par Marin Passebois, (ancien professeur d'Arts Plastiques au lycée Barthélemy de Laffemas, Valence)

Ci-contre :

Destruction de maisons et de matériel au bord de la RN7 après la bataille de Montélimar (Photo acquise auprès de l'Association "Mémoire pour la bataille de Montélimar" et provenant des archives nationales de Washington - références III Sc 194368)

Les opinions émises dans *Etudes drômoises*
n'engagent que leurs auteurs.

S O M M A I R E

Préface : Adolescents hier, grands-pères aujourd'hui <i>André Petit</i>	2
Roger Pierre, 1911-1998 <i>Jean Sauvageon</i>	4
A Dieulefit, quand tout semblait normal <i>Jeanne Barnier</i>	5
Journées d'angoisse à Saulce en août 1944 <i>Jean Bouyon</i>	10
Cadavres de chevaux au bord de la Nationale 7 (août 1944) <i>Patrick Martin</i>	16
Souvenirs naïfs de l'été 1944, en marge de l'histoire <i>Emile Boissier</i>	17
Exclusions : l'oubli ? <i>Jacques Delatour</i>	18
Les camps d'internement : un chaînon manquant de l'histoire de la Drôme <i>Jean Sauvageon</i>	19
Un camp d'étrangers à Crest 1941-1945 <i>Robert Serre</i>	39
"Mirmande et ses peintres", une plaquette qui fait écho	67
Haroun Tazieff sur "sa" terre de Mirmande <i>André Gerin</i>	68
L'enquête botanique continue <i>Jean-Pierre Gros</i>	70
Brèves	71
Nous avons reçu / Infos	72





Ce numéro spécial d'**Etudes Drômoises** de 72 pages retrace des événements peu ou pas connus des années noires dans notre département. Nous le dédions à la mémoire de la petite Cécile Rosenbaum, de Dieulefit, comme à celle de toutes les victimes innocentes du cancer fasciste.

André Petit, avec qui j'avais eu le

plaisir de travailler à la réalisation de **Pour l'Amour de la France**, Drôme-Vercors 1940-44, a bien voulu écrire la Préface. Je lui cède la plume...

Votre Président
J. DELATOUR

Adolescents hier, grands-pères aujourd'hui...

André Petit alias "Manolita"

Président délégué de la Fédération des Unités Combattantes de la Résistance et des F.F.I. de la Drôme

Le temps passe inexorablement mais notre devoir est de témoigner tout simplement pendant qu'il en est encore temps. On a beaucoup écrit, et c'est tant mieux, sur l'épopée de la Résistance de la Drôme, sur les drames, les tragédies, sur l'aventure ou le destin parfois tragique de ces jeunes adolescents d'hier, enthousiastes, peut-être un peu indisciplinés, devenus aujourd'hui des grands-pères sages mais lucides, Dieu merci. On écrira encore longtemps sur ces années noires de 1939 à 1945.

Peu de gens ont entendu l'Appel du 18 juin 1940 du Général de Gaulle, mais le message va petit à petit creuser un sillon dans les consciences. L'occupation de la France par l'ennemi, les exactions, les arrestations, les tortures, les assassinats, la déportation vont faire le reste.

Timidement, discrètement, notre pays s'éveille contre l'oppression et la perte de nos libertés. Des Drômois vont le dire avec des tracts dès 1940, puis le jour venu, lorsque la peur et la honte écraseront notre pays, ils se lèveront les armes à la main pour se battre et

mourir, s'il le faut, "pour l'amour de la France".

La lente et tâtonnante genèse des premiers groupes armés de la Résistance drômoise, leur obscur cheminement préluant à la structuration quasi-militaire, permit d'opposer à l'ennemi, après le 6 juin 1944, une cinquantaine de compagnies de combat, les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur).

Cette armée de l'ombre qui, l'heure venue, a combattu en pleine lumière aux côtés des alliés, ne saurait cependant être assimilée à une formation militaire, et moins encore à une armée de métier. Formée de volontaires, encadrée par quelques plus anciens, constituée de jeunes de 17 à 20 ans pour la plupart, peu entraînés, mal armés, sans uniforme ni salaire, seulement animés d'une foi inébranlable, cette armée va se "frotter" à la plus formidable armée du monde de l'époque, contre des soldats armés, équipés, aguerris : l'armée allemande.

Mais la liberté coûte parfois très cher. La Drôme a été le deuxième département, après l'Ain, le plus engagé dans la Résistance⁽¹⁾. Le prix à payer a été

très lourd dans notre département. Les 1500 noms de nos camarades gravés sur le mur du parvis du Mémorial de la Résistance à Mirmande en témoignent. Il reste encore beaucoup d'actions et de souffrances à comptabiliser ; cela appartient à l'Histoire.

Je remercie le Président de l'Association Universitaire d'Etudes Drômoises de m'accorder, par ces lignes, la possibilité de dire merci à tous, celles et ceux qui nous ont aidé de mille façons, comme par exemple ces paysans dont on ne connaîtra jamais le nom, qui nous ont nourri, ont transporté nos armes, caché nos blessés ou qui, tout simplement, ne nous ont jamais trahi.

A combien d'actes gratuits de la part de l'ennemi, difficilement acceptables, même en temps de guerre, avons-nous eu à faire face ? Pour les symboliser, cette brave paysanne brûlée vive dans sa grange avec sa fille parce que les Allemands la soupçonnaient d'aider la Résistance. Ou encore mon copain Jean Rousset, blessé au combat de Vaunaveys et soigné à l'hô-

(1) Selon le Général de Gaulle lors d'une conférence à Alger.

pital de Die par les sœurs du Saint-Sacrement. Les miliciens, donc des Français, après l'avoir frappé sur son lit d'hôpital, ont arraché ses pansements pour lui faire avouer son appartenance à la Résistance et l'ont froidement assassiné de deux balles dans la tête. Son cadavre est resté toute la journée devant le portail de l'hôpital ; les camions allemands ont passé dessus, comme sur une vieille serpillière. Jean Rousset venait tout juste d'avoir 20 ans.

En juillet 1943, je vivais la discrète aventure de l'armée de l'ombre. Le 6 juin 1944, avec mes copains, les armes à la main, je "galopais" dans les collines de chez nous jusqu'au 31 août où avec ma compagnie, dès 6 heures du matin, nous entrâmes dans Valence. A 9 heures tout était terminé, Valence, la Drôme était libérées.

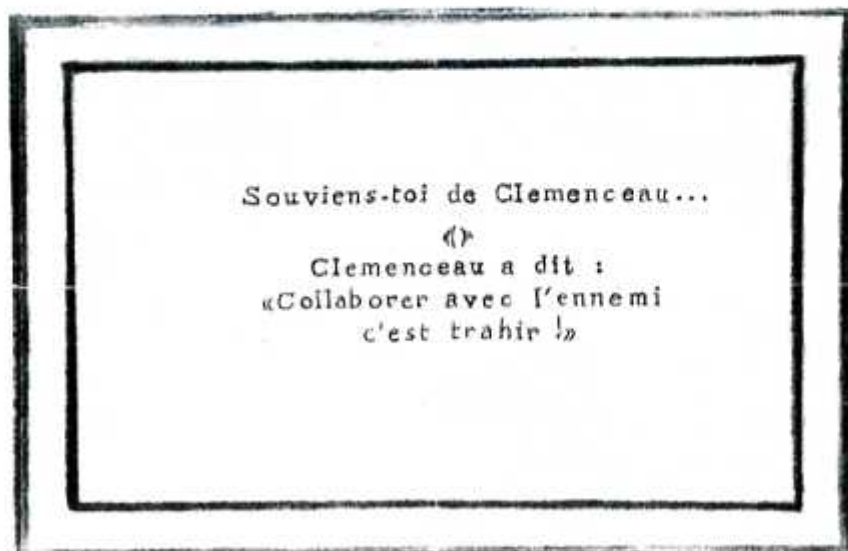
Après les combats meurtriers ou les drames vécus par des civils innocents au cours de cet été particulier de 1944, d'autres combats, d'autres drames nous attendaient dans les campagnes de la Maurienne, des Basses Alpes et jusque sur les bords du Rhin, pour la plupart d'entre nous. Mais ceci est une autre histoire.

Beaucoup de mes compagnons ont disparu, d'année en année, morts au combat, morts à la peine, victimes des vicissitudes de la vie.

Si ceux qui restent ont blanchi, ce n'est qu'une apparence. Au fond de leurs cœurs, ils sont restés ces adolescents et ces adultes, enthousiastes, épris d'idéal, unis par des liens indestructibles, qui se sont mobilisés dans la nuit du 6 juin 1944, pour continuer à extirper le virus nazi de leur sol et libérer leur patrie.

J'ai été un de ces adolescents dont je vous parlais ; aujourd'hui je suis devenu un grand-père comme les autres.

Quatre années séparent les deux documents figurant ci-contre : quatre années de vie quotidienne très dure, de douleurs et de drames mais aussi d'engagements, d'espoirs, de résistances et de luttes pour la reconquête d'une liberté perdue en Juin 1940.



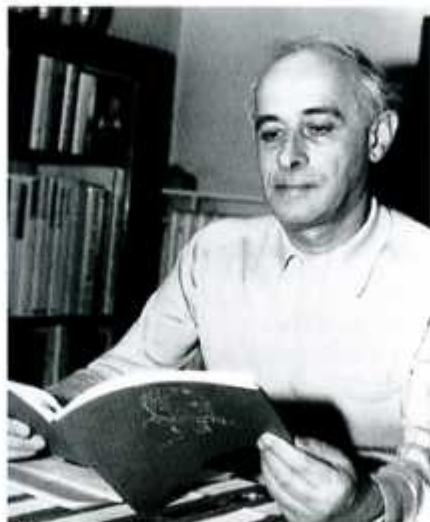
(Source : Archives Départementales de la Drôme - Fonds 2^e guerre mondiale - Dossier 9 J 1 et 2)

Le 24 octobre 1940 "la poignée de main de Montoire" entre le maréchal Pétain et Hitler scelle le début d'une collaboration officielle entre l'Etat Français de Vichy et le Reich vainqueur. Le premier acte de résistance dans la Drôme est un tract d'Octobre 1940. Encadré de tricolore et réalisé par trois jeunes élèves du Lycée Emile Loubet (Roger Coursange, Roger Balandreau et Edouard Duco), il est diffusé à 500 exemplaires à Valence, et, par les internes du Lycée, dans toute la Drôme.



Valence est libérée le 31 août 1944 ; le 2 octobre 1944 la Résistance de la Drôme se rassemble à Valence, sur le Champ de Mars, devant le colonel Legrand (Général de Lassus Saint-Geniès, chef départemental des F.F.I. de la Drôme). Photo communiquée par André Petit.

Jean Sauvageon



Roger Pierre

1911-1998

Roger Pierre dans son bureau.
Photo Michel Richard.

La Drôme vient de perdre un pédagogue et un de ses historiens les plus marquants. Ses obsèques se sont déroulées le 27 juin à Valence devant une assistance nombreuse, composée en grande partie d'enseignants, de compagnons de combat, d'historiens, de présidents de sociétés culturelles et d'amis. J. Delatour, président, y représentait l'AUED.

Roger Pierre est né en 1911 dans les Vosges. Son père, instituteur de campagne, vieux dreyfusard, militant laïque, a été son premier maître. Après l'EN d'Instituteurs de Mirecourt, puis de Nancy (1927-1931), il est admis à l'ENS de Saint-Cloud comme major de la promotion lettres (1931-1933). Il suit des cours à la Sorbonne et notamment ceux d'Albert Mathiez. Il est reçu premier au Professorat des Ecoles Normales.

La montée des fascismes en Europe le conduit à s'engager dans la lutte après les manifestations de février 1934 en adhérant au Parti Communiste. Au retour d'un tour d'Europe (1937-38), il abandonne ses projets d'études en histoire de l'art pour se consacrer, en plus de ses activités professionnelles, à l'action militante contre le fascisme et la guerre.

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier à l'armistice de 1940. Au Stalag, il poursuit son action politique en organisant un Comité de Résistance. Il tente plusieurs évasions, mais est repris et sanctionné.

1946, arrivée dans la Drôme

Il est nommé professeur à l'EN de Valence. De 1946 à 1971, ce sont 25 années passées aux Ecoles Normales à participer à la formation de centaines

d'instituteurs et d'institutrices. Ses anciens élèves en ont tous gardé une marque indélébile. Roger Pierre leur a apporté des méthodes qui ont servi pendant toute leur vie professionnelle. Roger Pierre, c'était la rigueur, l'honnêteté intellectuelle, le travail toujours parfait.

Il a mené parallèlement une vie active d'une exceptionnelle densité : militant politique, conseiller municipal de Valence (1947-64), responsable du Mouvement de la Paix.

Une œuvre d'historien de premier plan

Dans le même temps, grâce à sa prodigieuse capacité de travail, il dépouille des tonnes d'archives. Cette accumulation va servir à écrire de nombreux articles, largement plus d'une cinquantaine dans les revues départementales ou nationales dont 11 pour *Etudes drômoises* entre 1960 et 1990. Ses périodes d'études privilégiées ont été les 19^e et 20^e et, dans ces périodes, le mouvement ouvrier et social dans notre département. Son souci était de faire connaître l'histoire du peuple et les petites gens, de leurs luttes pour améliorer leur vie, ces gens qui n'ont, pour la plupart, pas

laissé de traces écrites personnellement et qu'il faut savoir retrouver cependant. C'est un vrai travail de chercheur, d'historien. Ses méthodes, il les a transmises à ceux qui ont travaillé avec lui. De 1972 à 1981, il publie 5 ouvrages dont la plupart sont épuisés aujourd'hui. Il a rédigé aussi près de 300 articles du Dictionnaire du Mouvement Ouvrier dirigé par Maitron.

La Révolution dans la Drôme

En 1982, il prend l'initiative de réunir des enseignants pour créer un groupe de recherches sur l'histoire de la Drôme et, en particulier, sur la période révolutionnaire. L'objectif premier était d'écrire un livre sur cette période primordiale pour notre département, en réalité ce seront trois livres, soit près de 1 000 pages, qui retraceront l'histoire de ces 240 000 Drômois.

Au cours de ces seize années, la participation de Roger Pierre au travail du Groupe a évolué. Là, encore, il s'est conduit en véritable formateur. Ses anciens élèves retrouvaient leur ancien professeur avec ses mêmes qualités, ses mêmes exigences. Au premier livre commun, il était vraiment le directeur des travaux entourés de collaborateurs inexpérimentés, répondant à son attente, travaillant sur son canevas. Mais il restait le maître d'œuvre, reprenant l'ensemble des textes fournis pour assurer l'unité du style. Petit à petit, il s'est effacé, d'autant que son âge mais surtout les premières atteintes de la maladie réduisaient son efficacité. Le tome III de cette histoire de la Révolution s'est achevé péniblement pour lui, puisqu'il ne pouvait plus, ou difficilement, contribuer au travail commun. Il avait cependant vivement encouragé à poursuivre le travail, même sans lui. C'est ce que fait le GREPHID, depuis plusieurs mois, avec une *Histoire des Drômois sous Napoléon*, utilisant l'abondante documentation qu'il a rassemblée sur cette période. Le livre *Les Drômois sous Napoléon*, paraîtra alors qu'il ne sera plus là, mais Roger Pierre restera malgré tout un des principaux acteurs des recherches nécessaires à ce livre. Il en sera un des auteurs, même s'il n'en aura pas été un des rédacteurs.

Tous ceux qui ont connu Roger Pierre ont apprécié l'enseignant, l'historien ou le militant, l'homme tout à la fois réservé et chaleureux, rigoureux et bienveillant, qui laissera dans notre département la marque indélébile d'un grand formateur et d'un historien de référence.

Jeanne Barnier⁽¹⁾

A Dieulefit, quand tout semblait normal⁽²⁾

Le récit de Jeanne Barnier a la simplicité et la pureté de quelqu'un qui ne fait pas tout un plat de ce qu'il a fait. Et pourtant ! Quand on a demandé à Jeanne Barnier, toute jeune em-



Jeanne Barnier, en 1941, devant l'école maternelle dirigée par sa mère.

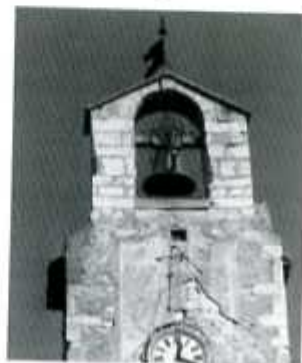
ployée de la Mairie de Dieulefit, de faire de fausses cartes d'identité avec les tampons officiels qui lui étaient confiés, quel drame de conscience ! Comme son pasteur la renvoyait à sa Bible, elle l'a ouverte et a lu les paroles qui ont définitivement levé ses derniers scrupules : «Renvoie libres les opprimés», car, comme le dit Louis Armstrong dans un de ses negro-spirituals «The Good Book says and the Good Book

don't li» (Le Bon livre - la Bible - le dit, et la Bible ne ment pas).

Etait-ce un autre signe ? Un jour, la milice est venue confronter l'écriture de Jeanne Barnier avec celle de fausses cartes d'identité, mais celles-ci, par extraordinaire, avaient été confectionnées par la soeur de Jeanne Barnier, alors qu'elle était malade.

L'état d'Israël a élevé Jeanne Barnier au rang de Juste (1990) et la République Française l'a décorée de la Légion d'Honneur (1970). On peut reprendre ici ces mots d'Elie Wiesel : «Quiconque sauve une vie, sauve l'humanité toute entière».

J.D.



A Dieulefit, le beffroi du 12^{ème} siècle (cliché «Ombres et Lumières» reproduit avec l'autorisation de "Durand Photographe" - Dieulefit)

Parler de Résistance... encore... après plus de cinquante ans ! C'est de l'histoire ancienne. Tout a été dit et redit.

Pas si sûr que cela. Il demeure encore beaucoup d'ombres, de secrets enfouis, de regrets non exprimés, d'espoirs déçus.

On ne peut évoquer cette période qu'en la situant à la fois dans le contexte historique général et local. Années de colère, de peur et d'angoisse mais espérance passionnée en la libération de notre Pays.

(1) Jeanne Barnier, entrée dans le personnel communal de Dieulefit le 1er Avril 1939 comme « commis expéditionnaire », occupa le poste de secrétaire générale de la Mairie de Dieulefit de Novembre 1942 à Décembre 1979. Les illustrations proviennent de Jeanne Barnier et les sous-titres sont de la rédaction d'Etudes Drômoises.

(2) On pourra lire, ou relire, dans Etudes Drômoises 4-1992 l'article de Valérie-Anne Sircoulomb, « La force du souvenir : évocation de la vie culturelle à Dieulefit pendant la seconde guerre mondiale ». On peut consulter également à la médiathèque de Valence

- le mémoire de maîtrise de Valérie-Anne Sircoulomb, *Les artistes réfugiés à Dieulefit pendant la seconde guerre mondiale* (Institut d'Histoire de l'Art - Lyon II - 1989) ;
- le mémoire de fin d'études de Sandrine Suchon, « Dieulefit 1940 - 1944, résistance et liberté » (Institut d'Etudes Politiques - Université des Sciences Sociales Grenoble II - 1979).



Justin Jouve - Maire de Dieulefit de 1935 à 1941, puis Président du Comité de Libération du 21 Août 1944 au 7 septembre 1944 (Cliché E. Girard - Dieulefit)

1939 - Je suis promu commis expéditionnaire

Le 1^{er} avril 1939, à la suite d'un concours (une douzaine de candidats), j'entre à la mairie de Dieulefit en qualité de «commis expéditionnaire». Je n'ai jamais connu le sens de cette appellation, ne sachant d'ailleurs pas, à cette époque, ce qu'était une mairie, administrativement parlant. M. Bonvallet, secrétaire général, me déclare : «Il n'y a pas grand chose à faire. Je vous expliquerai au fur et à mesure. En attendant, vous allez établir les certificats de vie des pensionnés de descendants du

coup d'état de 1851... Faites trainer.»

Etait-ce une prophétie ? Entrée pour six mois, je prends ma retraite quarante ans plus tard.

J'essaye docilement d'assimiler les affaires courantes. Apprentissage fort bref, puisque le 3 septembre 1939, le secrétaire est mobilisé. Me voilà seule et bien démunie.

Mi-septembre 1939, M. Justin Jouve, Maire et le Conseil Municipal décident de recevoir une trentaine de femmes de républicains espagnols, internés au camp de Rivesaltes (Pyrénées Orientales), avec leurs enfants. Ils trouveront à Dieulefit hébergement et amitié. Bien intégrés, ils devront repartir en Juin 1940 dans leur pays. Quel accueil ont-ils reçu malgré les promesses faites par le gouvernement de Franco ?

Cette année de guerre est vécue ici comme partout en France : la majorité des hommes mobilisés, les femmes et les adolescents les remplacent au travail. C'est le temps des rapports administratifs avec les personnes âgées. Que de problèmes pour beaucoup d'entre elles ne s'exprimant souvent qu'en patois (parler local très imagé que j'avais la chance de comprendre parfaitement) !

Mai 1940. Fuyant devant l'avance allemande, les populations déferlent sur les routes. La Drôme, département d'accueil, reçoit des réfugiés du Nord et de l'Est. La Préfecture attribue à Dieulefit un contingent important (1200 personnes, près de la moitié de sa population). En quelques jours, dans un mouvement de solidarité spectaculaire, tout est mis en place pour les recevoir et les héberger.

La drôle de guerre se termine. De nombreux hommes resteront prisonniers pendant cinq ans, leurs familles perturbées, quelquefois dans des situations difficiles.

Dieulefit, terre d'accueil : Prédetermination ou hasard ?

«Tout semble normal dans ce village tranquille», écrit Jeanne Barnier en évoquant Dieulefit pendant la dernière guerre. Et pourtant des dizaines de personnes circulent avec de fausses cartes d'identité, des jeunes échappent au STO, des parachutages ont lieu tous les quinze jours. Il n'y a pas de délateur. Le Docteur SPRINGER, qui a vécu de 1940 à 1944 à Dieulefit avec ses parents et son frère, témoigne :

«On peut se demander : Pourquoi Dieulefit ?

A-t-il été préparé par l'héritage protestant de plus de la moitié de sa population ? Par sa culture biblique ? Sa mémoire des persécutions après la révocation de l'édit de Nantes ?

A leur contact, la minorité catholique avait-elle aussi appris la tolérance, la discrétion et la solidarité ?

Enfin la tradition républicaine des insurgés du 2 décembre 1851 a marqué le pays et explique le grand nombre de sympathisants communistes, eux aussi tolérants.

Me serait-il permis de donner une explication toute personnelle ? Persécutée mais n'ayant aucune activité de résistant, notre famille a rencontré la compassion et l'aide.

Peut-on dire que la Résistance de Dieulefit est née de la rencontre de quelques Justes et d'un mélange sociologique particulier ?»

Docteur Georges Springer



Le Colonel Pizot : nommé maire de Dieulefit par arrêté préfectoral en février 1941, il démissionnera le 21 août 1944

1940 - A la tête de cinq employés

En juillet 1940, le secrétaire, démobilisé, reprend ses fonctions et moi, ma place d'employée subalterne, enrichie cependant par l'expérience de l'année précédente. En novembre 1942, après le départ de M. Bonvallet, je suis nommée secrétaire générale à la tête d'un service de cinq employés.

Il faut peu de temps pour que la confiance au Maréchal Pétain s'évanouisse. Les brimades commencent, insidieuses : chaque fonctionnaire doit déclarer sous serment qu'il n'était ni juif, ni franc-maçon. Tout le monde doit faire inscrire

ses locataires. Les contrôles des résidents étrangers se multiplient ; il est obligatoire d'enlever le buste de la République des lieux publics et de remplacer par le portrait du Maréchal (au choix, en civil ou en militaire). Plus de Marseillaise mais «Maréchal nous voilà». On ne parle plus de «Liberté-Egalité-Fraternité» mais de «Travail-Famille-Patrie». On distribue les cartes d'alimentation, les cartes de textile, les bons de chaussures, si convoités et espérés à la campagne et si rares. Plus d'essence pour les voitures, de moins en moins de charbon et de bois de chauffage. Peu à peu le minimum n'est plus assuré. Le marché noir triomphe.

En février 1941, après dissolution du Conseil Municipal élu en 1935, le Colonel Pizot est nommé Maire de Dieulefit par arrêté préfectoral. Il choisira lui-même ses conseillers. La délégation spéciale dirigera la Commune jusqu'en 1944.

L'attitude du Maire se caractérise par sa rigueur administrative, son obéissance aux lois et règlements qu'il fait appliquer sans indulgence, son respect de la justice et son amour de la France. «Quelle que soit la fin de la guerre, il y aura toujours un sol qui est la France, un peuple français, une idée française».

Une période confuse commence, sorte de remise en place d'une partie de la population. Quelques réfugiés, arrivés en 1940, regagnent leur domicile, remplacés par d'autres, pour des séjours plus ou moins longs. Vers 1942, Dieulefit devient un lieu de refuge pour de très nombreuses personnes en plein désarroi, des juifs en particulier. (voir encadré).

En quelques mois de vie quotidienne, aucune différence entre réfugiés et dieulefitois, unis dans les mêmes difficultés, essayant de résoudre les mêmes problèmes : restrictions alimentaires, pénurie de vêtements, de chaussures, de chauffage, queues interminables devant les boutiques à demi-vides, etc...

La vie était faite de compréhension réciproque sur l'inquiétude et sur la peur, mais avec le même espoir : voir un jour la défaite allemande, le retour des prisonniers. Ensemble on a rêvé de la vie «comme avant», de la liberté, de la possibilité de parler de tout et n'importe où... et aussi d'un vrai café, d'une tranche de viande, de pain blanc frais à volonté et de beurre sur les tartines.

L'humour des dieulefitois, ne se trouvant jamais en défaut, a permis de vivre ces années sans désespérer et, quelquefois, avec le sourire.



Cécilia Rosenbaum, rebaptisée Cécile Roman, a vécu deux ans chez Jeanne Barnier. Ramenée dans le midi à la demande de sa famille, elle a été déportée et elle est décédée en Allemagne - Photo 1943



«Vraie fausse» carte d'alimentation imprimée à Londres.

1941 Mes premières fausses cartes

En janvier 1941, sur la demande de Marguerite Soubeyran, j'établis ma première fausse carte, la première d'une longue série.

Quelles difficultés pour rendre ces documents de plus en plus crédibles, résistants aux vérifications de plus en plus nombreuses, pour arriver au bout d'un long et dangereux apprentissage au paradoxe de la «vraie fausse carte» ! Il est important de signaler que seul un petit nombre de réfugiés ont vécu ici sous une fausse identité. Mais chacun avait en sa possession un jeu de faux papiers qu'il pouvait utiliser en cas de danger.

La qualité primordiale d'une fausse carte était de résister aux contrôles les plus poussés et le plus longtemps possible.

Très artisanale, la première étape début 1941 : une fausse identité sur des cartes vendues dans les bureaux de tabac, tamponnées par la Mairie avec une signature illisible.

Les étapes suivantes sont plus élaborées au fur et à mesure de l'expérience acquise : enregistrées, portant un numéro, dans la mesure du possible le prénom conservé ainsi que la première lettre du nom.

Ultérieurement, même procédé, mais avec lieux de naissance invérifiables (Communes aux archives détruites, Nord et Est de la France, Afrique du Nord) ; enfin, cartes établies par la Préfecture sur justifications fournies par la Mairie et rarement vérifiées.

En quatre ans, des centaines de cartes ont été ainsi mises en circulation dans de nombreuses régions de France par l'intermédiaire d'amis connaissant mes activités.

La prudence devenait essentielle. Trop de personnes étaient au courant, certaines parlaient trop et le Maire, mi-1943, commençait à avoir de sérieux soupçons.

Aujourd'hui combien d'heures ces cartes pourraient-elle résister à la vérification des ordinateurs ? De quoi faire sourire après un demi-siècle.

En février 1943, mobilisation pour le S.T.O. des classes 1940-41-42. Nouveaux problèmes, faux papiers et asile pour ceux qui refusent de partir. En novembre 1943 et janvier 1944, Dieulefit doit héberger des réfugiés du Var : 74 adultes, 43 enfants. Une difficulté importante pour le village déjà surpeuplé.

Quand tout semblait normal

En apparence tout semble normal dans ce village tranquille, se livrant à ses activités quotidiennes.

La nuit venue, la vraie vie commence et, dans la rue, le couvre-feu est peu souvent respecté.

La majorité des Dieulefinois écoute chaque soir la radio de Londres, interdite, brouillée, mais qui diffuse toutes les informations censurées en France. Une lueur d'espoir en apprenant la capitulation italo-allemande en Afrique du Nord, celle de l'Italie et la résistance de la Russie.

Voilà les premiers maquis FTP et AS qui s'organisent autour de Dieulefit et dans les communes du canton. Les parachutages débutent le 23 janvier 1943 et se poursuivent de 15 jours en 15 jours jusqu'en mai 1944. Que de dangers courus : préparation des terrains, réception, transport des armes et du matériel par les véhicules des diverses entreprises !

Les gendarmes apportent une aide discrète, préviennent des dangers et difficultés possibles, conseillent, aident. Le chef de gendarmerie m'explique un jour « comment mentir à un gendarme pour qu'une fausse déposition ait l'air vraie ».

Les restrictions, les interdits de toutes sortes exaspèrent la population. Certaines distributions alimentaires sont houleuses ; les affiches officielles sont arrachées ; les inscriptions anti-Vichy sont de plus en plus nombreuses sur les murs. Quelques coups d'éclats de temps à autre : la Marseillaise chantée le soir du 14 juillet 1943, du sable dans les réservoirs de camions italiens stationnés pour une journée sur les Promenades, la descente des maquis aux heures de distribution des cartes d'alimentation.

Le Maire demande « d'observer une attitude calme et digne » au seuil d'une année qu'il qualifie « pleine d'angoisse mais aussi pleine d'espérance ».

